

L'Accident de l'A35

Du même auteur chez À vue d'œil :

La Disparition d'Adèle Bedeau

Raymond Brunet

L'Accident de l'A35

*Nouvelle édition établie
par Graeme Macrae Burnet et Julie Sibony*



Titre original : *The Accident on the A35*

Éditeur original : Saraband

© Graeme Macrae Burnet, 2017

Traduit de l'anglais par Julie Sibony

© Sonatine Éditions, 2019, pour la traduction française

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0375-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

AVANT-PROPOS

Le 20 novembre 2014, un colis adressé à l'ancien éditeur de Raymond Brunet, Georges Pires, fut livré par coursier au siège des éditions Gaspard-Moreau, rue Mouffetard à Paris. Pires était mort d'un cancer neuf ans plus tôt, et c'est un jeune stagiaire qui ouvrit le paquet à sa place. Il contenait deux manuscrits et une lettre d'un cabinet de notaires de Mulhouse expliquant qu'ils avaient reçu pour consigne d'expédier les documents joints à la maison d'édition à l'occasion du décès de la mère de Brunet, Marie.

Brunet, auteur d'un seul roman jusque-là, *La Disparition d'Adèle Bedeau*, s'était jeté sous un train en gare de Saint-Louis en 1992. Marie Brunet, ayant survécu vingt-deux années à son fils, était morte dans son sommeil à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, deux jours avant l'envoi du colis.

En dépit (ou peut-être à cause) de la nature anachronique des deux manuscrits, le stagiaire, qui n'était pas né lors de la parution du

précédent livre de Brunet en 1982, ne saisit pas leur importance et les enregistra de la manière habituelle avant de les ranger dans la pile des lectures en attente. Ce n'est que quatre mois plus tard qu'un membre plus ancien de la maison se rendit compte de ce qu'ils avaient en leur possession. C'est le premier de ces manuscrits, *L'Accident de l'A35*, que vous tenez à présent entre vos mains.

La décision de le publier ne fut pas prise à la va-vite. Il fallait d'abord s'assurer que Gaspard-Moreau n'était pas victime d'un canular. Il fut cependant aisé de confirmer que Brunet avait bel et bien confié ces manuscrits à un notaire peu de temps avant son suicide. L'homme en question, Jean-Claude Lussac, avait pris sa retraite depuis longtemps, mais il se souvenait très bien de cet épisode et, en tant qu'unique complice du stratagème, il avait observé les rumeurs sur l'existence de textes inédits qui avaient suivi le suicide de Brunet avec un mélange d'amusement et de culpabilité. Un simple test suffit également à montrer que les manuscrits avaient été tapés sur la machine à écrire qui était encore posée sur ce qui avait jadis été

le bureau du père de Brunet dans la maison familiale de Saint-Louis. Ces preuves sont toutefois parfaitement superflues. Même pour le lecteur lambda, il est évident que le style, le cadre et les thématiques de *L'Accident de l'A35* sont identiques à ceux du premier roman de Brunet. Et pour ceux qui seraient tentés d'interpréter cette œuvre comme un roman à clé, il sera assez facile de comprendre pourquoi Brunet ne voulait pas que ce texte soit publié du vivant de sa mère.

GMB, avril 2017

*Ce que je viens d'écrire est faux.
Vrai. Ni vrai ni faux.*

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*

1

Il semblait n'y avoir rien de particulier à signaler au sujet de cet accident sur l'A35. Il s'était produit sur un tronçon parfaitement ordinaire de l'autoroute entre Strasbourg et Saint-Louis. Une Mercedes vert foncé qui roulait vers le sud avait quitté la voie et dévalé un talus avant de s'écraser contre un arbre en bordure d'un bosquet. Le véhicule n'était pas immédiatement visible de la route, de sorte que, bien qu'il ait été repéré par un passant aux alentours de 22 h 45, on ne pouvait dire avec certitude quand l'accident avait eu lieu. En tout cas, lorsque la voiture avait été découverte, son unique occupant était mort.

Georges Gorski, de la police de Saint-Louis, se tenait sur le bas-côté herbeux de la route. On était en novembre. La chaussée était laquée par la bruine. Il n'y avait aucune trace de pneus. L'explication la plus probable était que le conducteur s'était simplement assoupi au volant. Même dans les cas d'arrêt cardiaque, les gens réussissent en général à appuyer sur

le frein ou tentaient d'une manière ou d'une autre de reprendre le contrôle du véhicule. Gorski décida néanmoins de garder un esprit ouvert. Son prédécesseur, Jules Ribéry, l'avait toujours poussé à suivre ses intuitions. *Pour résoudre une affaire, c'est ici que ça se passe, pas là*, disait-il en tapotant d'abord son imposante bedaine, puis son front. Gorski était sceptique quant à ce genre d'approche, qui encourageait l'enquêteur à écarter les éléments de preuves qui n'allaient pas dans le sens de son hypothèse initiale. Il pensait plutôt qu'il fallait accorder la même considération à chacun des indices potentiels. La méthodologie de Ribéry visait surtout à lui assurer de pouvoir être confortablement installé dans un des bars de Saint-Louis dès le milieu de l'après-midi. En l'occurrence, cependant, la première impression qu'eut Gorski de la scène sous ses yeux lui fit penser qu'il n'y aurait pas vraiment de quoi élaborer des théories alternatives.

Le temps qu'il arrive, la zone avait été sécurisée par un ruban de police. Un photographe prenait des clichés du véhicule embouti. Son flash illuminait par intermittence les arbres

alentour. Une ambulance et plusieurs voitures de police, gyrophares allumés, occupaient la voie de droite dans le sens nord-sud. Deux gendarmes régulaient la circulation clairsemée d'un air blasé.

Gorski écrasa sa cigarette sur les graviers en bordure de la route et se résolut à descendre le talus, moins parce qu'il pensait que son inspection de la scène pourrait fournir quelque indication utile sur la cause de l'accident que parce que c'était ce qu'il était censé faire. Les personnes rassemblées autour du véhicule attendaient son verdict. Le corps ne pouvait être retiré de l'épave tant que l'inspecteur chargé de l'enquête n'avait pas donné son feu vert. Si l'accident avait eu lieu à peine quelques kilomètres plus au nord, il serait tombé sous la juridiction du commissariat de Mulhouse, mais ce n'était pas le cas. Gorski était conscient des regards posés sur lui tandis qu'il descendait la pente tant bien que mal. L'herbe était glissante à cause de la pluie et les semelles en cuir de ses mocassins n'étaient pas adaptées à de telles conditions. Il dut finir en courant pour ne pas perdre l'équilibre, et il se cogna contre

un jeune gendarme qui tenait une torche à la main. Quelques gloussements fusèrent.

Gorski fit le tour du véhicule, lentement. Le photographe s'interrompit et recula pour ne pas lui boucher la vue. La victime avait été projetée, tête et épaules les premières, à travers le pare-brise. Il avait les bras le long du corps, comme s'il n'avait même pas essayé de se protéger de l'impact. Sa tête pendait mollement sur le capot plié en accordéon. L'homme avait une barbe grise, mais ce fut la seule chose que Gorski put distinguer car son visage, du moins dans sa partie visible, était entièrement fracassé. La bruine avait plaqué ses cheveux sur ce qu'il restait de son front. Gorski continua sa ronde autour de la Mercedes. La peinture de la carrosserie du côté conducteur était profondément éraflée, suggérant que la voiture avait pu dévaler la pente sur le flanc avant de se redresser. Gorski marqua une pause et passa ses doigts sur la tôle froissée, comme s'il espérait qu'elle pourrait lui communiquer quelque chose. Mais il n'en fut rien. Et s'il sortit alors son carnet de la poche intérieure de sa veste et y griffonna quelques notes sans grande

conviction, c'était uniquement pour satisfaire ceux qui l'observaient. Le service d'enquête sur les accidents de la route déterminerait les causes du drame en temps voulu. Personne ne demandait à Gorski ni à quiconque d'avoir un éclair de génie.

La portière du conducteur s'était entrouverte sous la violence du choc. Gorski la força davantage pour l'ouvrir complètement et fouilla dans le pardessus de la victime. Il indiqua au sergent arrivé le premier sur les lieux qu'il avait terminé son inspection et remonta le talus jusqu'à sa voiture. Une fois dedans, il s'alluma une nouvelle cigarette et ouvrit le portefeuille qu'il avait récupéré. Le défunt s'appelait Bertrand Barthelme, domicilié au 14 rue des Bois, Saint-Louis.

La maison en question faisait partie d'une poignée de majestueuses demeures à la périphérie nord de la ville. Saint-Louis est une commune relativement insignifiante située dans la région des Trois-Frontières, au carrefour de l'Allemagne, de la Suisse et de l'est de la France. Ses vingt mille habitants peuvent se répartir en

trois groupes : ceux qui n'aspirent pas spécialement à vivre dans un endroit moins terne ; ceux qui n'ont pas les moyens de partir ; et ceux qui, pour des raisons connues d'eux seuls, s'y plaisent. Malgré la nature modeste de la ville, il y a quand même quelques familles qui, d'une façon ou d'une autre, se sont bâti ce qu'on peut, dans ces contrées, appeler une fortune. Leurs propriétés ne se retrouvent jamais en vente ; elles se transmettent de génération en génération, de la même manière qu'on se transmet les alliances et les meubles chez les pauvres.

Gorski se rangea le long du trottoir et s'alluma une cigarette. La maison était abritée des regards par un écran de sycomores. C'était le genre de rue où un véhicule inconnu garé à une heure avancée avait tôt fait de déclencher un coup de fil à la police. Gorski aurait pu légitimement déléguer à un subalterne la tâche désagréable de prévenir la famille, mais il ne voulait pas donner l'impression qu'il ne s'en sentait pas capable. Il y avait cependant une deuxième raison, plus insidieuse, que Gorski avait du mal à s'avouer lui-même. Il s'était déplacé